



Michel Houellebecq et Auguste Comte: Les mauvaises fréquentations

Michel Bourdeau

► **To cite this version:**

Michel Bourdeau. Michel Houellebecq et Auguste Comte: Les mauvaises fréquentations. Commentaire, 2015. <halshs-01402811>

HAL Id: halshs-01402811

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01402811>

Submitted on 25 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Michel Houellebecq et Auguste Comte: Les mauvaises fréquentations.

Michel Bourdeau, IHPST (CNRS-Paris1-ENS)

La place accordée à Huysmans dans *Soumission* est là pour nous rappeler que Houellebecq est un lecteur qui n'hésite pas à s'éloigner des sentiers battus. Parmi ses lectures, une des plus déroutantes est certainement celle de Comte. Les allusions qui émaillent *Les particules élémentaires* ou *Plateforme* montrent que leur auteur a longuement fréquenté l'oeuvre du fondateur du positivisme, avec une préférence marquée pour le mauvais Comte, celui qui, à en croire Céline, mettait « la poisse dans la vitrine ». Le fait est d'autant plus remarquable que l'oeuvre était alors délaissée par ceux-là même, philosophes ou sociologues, qui étaient censés s'y intéresser.

Bien que nous ne sachions pas dans quelles circonstances Houellebecq a rencontré Comte, ni ce qui a pu alors retenir son attention, il est permis de penser que cette rencontre a joué un rôle non négligeable dans la genèse des *Particules élémentaires*¹. Ce serait déjà loin d'être anodin, si l'on veut bien admettre que le passage de *Extension du domaine de la lutte* (1994) au livre qui l'a suivi (*Les particules élémentaires* date de 1998) a constitué une étape décisive dans le parcours de leur auteur. L'ouvrage, — qui retrace les vies parallèles de Michel Djerzinski, un biologiste visionnaire, et de Bruno, son demi-frère, un soixante-huitard, enseignant-écrivain raté, — contient plusieurs citations, parfois assez longues, du *Cours de philosophie positive* (1830-1842) ou de *l'Appel aux Conservateurs* (1855). Parmi ces diverses occurrences, les plus significatives sont sans conteste celles qui sont directement associées à Michel, qui est comme le porte parole de l'auteur : « Djerzinski évoquait souvent Auguste Comte, en particulier les lettres à Clotilde de Vaux ou la *Synthèse subjective* » (298). Cette dernière référence atteste d'une lecture exhaustive peu fréquente car rares sont ceux qui se sont aventurés dans l'ultime ouvrage de Comte, ouvrage dont même ses plus farouches partisans préféreraient parfois qu'il ne l'ait pas écrit.

Par ce biais, à l'insu certes de la plupart des lecteurs, Comte apparaît étroitement lié à ce qui a fait le succès foudroyant de l'ouvrage. Sur ce qui est en jeu dans ces vies parallèles, le début comme la fin du roman sont on ne peut plus explicites : *Les particules élémentaires* retrace la chronique du déclin d'une civilisation, attribuable à une mutation métaphysique. Si le lecteur est captivé par l'ouvrage, c'est qu'il se rend compte qu'à travers l'histoire de ces demi-frères, c'est de lui qu'il s'agit. Houellebecq a en effet réussi à traduire, comme nul ne l'avait fait avant lui, certaines des aspirations et des inquiétudes les plus profondes que suscitent en nous les sociétés occidentales contemporaines. La trame du roman repose sur la croyance dans l'inéluctabilité de la marche de l'histoire, si caractéristique des philosophies du progrès chères au dix-neuvième siècle et dont la loi des trois états est une expression emblématique. Mieux encore, Houellebecq adopte ce que Comte appelait le point de vue sociologique, la façon dont il approche la société n'ayant à peu près rien à voir avec celle des romanciers « réalistes » du dix-neuvième siècle.

Pour préciser le rapport de Michel Djerzinski-Houellebecq à Comte, il suffit de le comparer à celui de son héritier vulgarisateur, Hubczejak, que « sa lecture étroitement positiviste des travaux de Djerzinski devait [...] amener à sous estimer constamment l'ampleur du basculement métaphysique qui devait nécessairement accompagner une mutation biologique aussi profonde » (313). Agronome de formation, Houellebecq était bien placé pour comprendre que le pouvoir démiurgique qu'a l'homme contemporain sur les phénomènes vivants ne pouvait manquer d'avoir d'immenses répercussions. Si

¹L'ouvrage est cité dans l'édition *J'ai lu*, Paris, 2000.

l'ouvrage majeur de Djerzinski, les *Prolégomènes à la répliation parfaite* (165) annoncent d'une mutation biologique sans précédent, Comte, — qui lui aussi a toujours montré un grand intérêt pour la biologie, au point de faire culminer sa « sociocratie » dans une vaste « biocratie » — en avait comme pressenti l'existence : il avait proposé des utopies positives, comme de rendre les vaches carnivores dans le but de les élever dans la hiérarchie animale, et il était lui aussi obsédé par l'idée de prolonger la vie humaine, estimant par exemple qu'un cerveau peut « user deux corps et peut-être trois »².

En dépit de cette sympathie manifeste, il est clair que, dès 1998, Houellebecq ne se reconnaît pas pleinement dans ce qu'il trouve chez Comte : le positivisme doit implorer car il fournit un cadre trop étroit pour nous aider comprendre ce qui est en train de se passer. Le romancier s'est expliqué sur ce point quelques années plus tard dans un petit texte, *Préliminaires au positivisme*³, qui relève chez Comte deux erreurs, portant l'une sur la métaphysique et l'autre sur la religion.

Le texte s'ouvre sur un constat : contrairement à ce qu'annonçait l'auteur du *Cours*, nous ne sommes toujours pas sortis de l'état métaphysique, et il ne semble pas que nous en ayons l'intention, sauf à en sortir « par le bas ». Et cette première erreur affecte immédiatement la loi des trois états, ou plutôt sur sondéroulement : « toute sa philosophie n'est en somme rendue possible que par une gigantesque erreur d'appréciation historique. Ses prémisses n'étant pas réalisées, et n'étant pas en voie de l'être, son action éventuelle ne peut se situer que dans un avenir indéfini » (8).

Sur l'établissement de la religion, Comte s'est encore lourdement trompé ; mais son échec ne doit pas nous conduire à méconnaître son immense mérite dans ce domaine : « Il fut le premier, absolument, à tenter de donner au monde social une nouvelle base religieuse » (12). Déjà, en 1998, contre « ces cons de hippies » qui voyaient dans la religion une démarche individuelle, Michel se réclamait de Comte pour rappeler que « la religion est au contraire une activité purement sociale » (257). Si Houellebecq n'est pas le seul à montrer un tel intérêt pour la théorie positive de la religion⁴, la critique qu'il formule lui est bien propre. L'obstacle devant lequel Comte a échoué concerne à nouveau la biologie : c'est celui de l'immortalité, du rapport entre le sexe et la mort. Qui en effet peut s'intéresser à une religion qui ne garantit pas de la mort ? Comte esquivait la question, nous dit Houellebecq, qui renvoie aux passages sur la prière, « captivants ; n'ayant probablement pas eu le temps de se relire, il a laissé subsister dans sa philosophie comme des doutes à l'état natif ». Et il ajoute : « A ces questions, Comte ne répond pas ; et il est probable qu'il ne détenait pas de réponse. L'établissement de l'immortalité physique, par des moyens qui appartiennent à la technique, sera sans doute un passage obligé qui rendra, à nouveau, une religion possible ; mais ce que Comte nous fait entrevoir, c'est que cette religion, religion pour immortels, restera presque autant nécessaire » (p 12-13).

Attrait, réserve, le jugement porté sur Comte apparaît donc nuancé et les références à celui-ci se sont d'ailleurs peu à peu espacées. L'influence semble toutefois avoir été profonde et durable. Au fond de cette sorte de connivence avec celui qui était sorti avec la mention « non guéri » de la clinique du docteur Esquirol, peut-être faut-il chercher le souvenir des « longs pèlerinages dans les cloîtres psychiatriques » que Houellebecq évoquait en 2001 dans un entretien avec Arrabal (<http://www.arrabal.org/new245.html>).

²AAudiffrent, 22 juin 1855, dans la *Correspondance Générale*, Paris, Editions de l'EHESS, 1973-1990, t. 8, p. 64.

³Publié initialement dans *Auguste Comte aujourd'hui* (Kimé, 2003), le texte est également disponible dans : Auguste Comte, *Théorie générale de la religion*, Paris, 1001 nuits, 2005 ; les références sont à cette édition.

⁴Voir par exemple A. de Botton, *Petit guide des religions à l'usage des mécréants*, Paris, Flammarion, 2012.